

L'Île Rebelle

Légende du Livre Sésamique de Nangommier

Extrait offert par :
Charles Edward Caplife
<http://caplife.free.fr>

Charles Edward Caplife

L'Île Rebelle

I

Légende du Livre Sésamique de
Nangommier

roman

FrazMitic

© FrazMitic, 2004
ISBN : 2-915882-00-2

*Mille mercis à Luciana Ulmer, lectrice exigeante qui
a permis à cette légende de trouver sa juste cadence.*

Prologue

— 1 —

Au sujet de Fierté-en-Île

À la croisée des routes maritimes 19 et 73, se dresse, bouquet de montagnes directement posé sur la mer des Caraïbes, la silhouette moutonnante de Fierté-en-Île. Les avis divergent quant à la façon de qualifier ce lieu qui fut, en son temps, l'objet de la convoitise des plus grandes puissances du monde. Pour certains, c'est l'île magique ; pour d'autres, l'île maudite ; pour d'autres encore, l'île rebelle. On l'a aussi appelée « la perle des Antilles ». Mais l'expression est tellement galvaudée dans l'archipel que, même en tant que slogan touristique, elle ne fait plus recette. En revanche, les observateurs de tous bords admettent sans difficulté que l'histoire —, sous-entendu, postcolombienne — de ce bout de terre commença dans la douleur, et sur un malentendu. Les historiens ont pris l'habitude de la faire débiter au moment où Christophe Colomb & Cie tombèrent pantelants sur cette fascinante masse de verdure qu'ils qualifièrent de « maravilla ! »

Cette rencontre aurait pu se passer sereinement : les nouveaux arrivants, qui s'étaient clandestinement invités à terre, auraient pu, fût-ce après coup, demander des visas aux habitants de la place — car il y en avait et, pour différente que fût leur apparence, c'étaient des humanoïdes. Les invités auraient pu s'enquérir des coutumes et des règles de vie de leurs hôtes, et s'y conformer. Les deux parties auraient pu lier connaissance, faire des échanges de bons procédés et se séparer avec de solides poignées de mains.

Selon des érudits de bonne volonté, il s'en est fallu de peu pour que ce scénario se réalisât. En témoigne cet extrait du *Fierilian Chronicle* :

« Le chef indien Guacanagaric semblait perplexe devant le “totem” — la croix — que les étrangers s'étaient empressés de planter sur son territoire. Alors Colomb prit la parole.

— Nous venons au nom de rois et de reines ! pérora-t-il. Nous représentons la civilisation !

— Ah bon ! dit Guacanagaric, soulagé. Un instant, vous m'avez fait peur.

Donc, tout s'éclaircissait dans l'esprit du cacique : ce devait être facile à des hommes civilisés de se montrer respectueux envers des inconnus. (...) Hélas ! On ne saura jamais exactement ce qui a mal tourné. Sans doute les hommes de Colomb prirent-ils peur ; mais alors, quand on est capon, il ne faut pas faire explorateur. Sans doute, voyant des indigènes (terme douteux qui rime avec “indigent”, “indigne”, et qui a été spécialement inventé pour ces peuples et assimilés), n'ont-ils pas résisté au désir irréprouvable d'en tuer quelques-uns. Sans doute (...)

M.-P.G.-A. »

Trêve de spéculations. L'affaire rentra vite dans sa phase dramatique : les « visiteurs » se démasquèrent et, derrière leur masque, les « Indiens » horrifiés découvrirent des visages avides de conquête ; ils virent les conquérants, la croix dans une main, l'épée dans l'autre et — déduction tardive — la variole dans les veines, fondre sur eux sans état d'âme, comme des matadors sur leurs taureaux. Ces hommes, qui s'appelaient eux-mêmes Arawaks, ne savaient même pas qu'ils étaient des Indiens et encore moins que leur île s'appelait Antillia. Ils n'eurent même pas le temps d'expliquer qu'il y avait eu erreur sur la personne ; que ces Indiens recherchés pour ils ne savaient quel horrible forfait, ce n'étaient pas eux. Cette mise au point avait-elle eu lieu, les massacreurs eussent été priés de passer leur chemin et d'aller massacrer ailleurs.

Mais ces Indiens, qui se croyaient seuls au monde, devaient apprendre à leurs dépens qu'ils occupaient indûment des terres appartenant aux détenteurs de la Vraie Foi. Ils avaient été découverts, démasqués, surpris en flagrant délit de péché : fainéants et idolâtres, ils se reposaient tranquillement au lieu de s'échiner à amasser l'or qui farcissait l'île. Pour sauver leur âme, on leur donna le bonjour de Dieu et de la reine de Castille. Comme ils tournaient le dos, on les avertit loyalement, en portugais, en espagnol, voire en latin, que fuir devant les armes, c'était se désigner comme esclaves. Mais ces bougres d'Indiens faisaient mine de ne rien comprendre : ils fuyaient ! C'était comme si ces idolâtres avaient répondu, avec leur grossièreté de sauvages, qu'ils n'en avaient rien à faire de Dieu, et encore moins d'une reine qu'ils ne connaissaient pas. Ce refus de soumission fut reçu comme un signal par les civilisateurs : par millions, les Indiens furent traqués pour traquer le métal jaune au profit de l'Espagne. Terrassés par l'arme bactériologique de la variole, filetés par le fouet, les peaux-rouges — c'était leur deuxième nom de baptême — tombaient comme des mouches.

Un jour — tout de même ! — à Valladolid, surgirent quelques tourments d'ordre théologique : « Et si ces mécréants étaient des hommes, eux aussi ? » Le père dominicain Bartolomé de Las Casas, lui-même grand esclavagiste devant l'Éternel, torturé de remords, en perdit le sommeil. Jusqu'au jour où il eut une idée lumineuse : un simple changement de couleur, le rouge par le noir, était la solution à ses tourments ; des nègres, des millions de nègres d'Afrique, ces mécréants d'un autre genre, ces sauvages à la résistance fantastique pouvaient, encore une fois, servir la cause de Dieu. Toute la planète fut d'accord, y compris les « nègres négriers », expression consacrée pour désigner ces rois africains qui vendirent leurs congénères contre de la

quincaillerie ; c'est l'origine du proverbe fiérialien : « L'homme est traître à l'homme depuis Nanguinin*¹. »

Donc, c'était décidé : il fallait inviter les nègres aux Antilles pour leur donner le bonjour de Dieu, car la chose ne pouvait pas se faire sur place, en Afrique. Ce bonjour enrichissant, chrétiens et assimilés ne pouvaient pas le garder égoïstement pour eux seuls. Plutôt que de ne pas partager la bonne parole, ils préféraient ligoter les « invités » pour les rendre plus attentifs, les lester de boulets pour pondérer leur caractère turbulent. Alors, invités bardés de chaînes, à table pour déguster !

Passèrent de longues files noires sur les eaux de l'Atlantique. Elles embarquaient à « l'autre* bord de l'eau », puis débarquaient sur les rives de l'île, décimées aux trois quarts par la traversée. Ensuite tout s'emballait : vérification des dents sur les marchés aux enchères ; apposition de la fleur de lys au fer rouge, dans le grésillement de la chair brûlée ; conduite des étalons aux saillies pour perpétuer la race. Mais le gros de l'existence se passait sur les plantations, avec le fouet qui tannait les échines du matin au soir pour leur imposer la foi, la discipline et l'ardeur au travail. Les manières civilisées furent aussi enseignées. Supplices pour désobéissance ou rébellion : le fouet, la roue, l'écartèlement, le « blanchiment » — qui consistait à enlever le derme et l'épiderme au couteau, puis à asperger l'écorché de piment. Hurlements de douleur ! Étourdissement... Chants et danses vaudous* dans la touffeur des nuits tropicales.

Le *Fierilian Chronicle* rapporte que la nuit, dans leurs cases, les esclaves discutaient de leur sort. Pour eux, une telle

¹ Les mots suivis d'une étoile figurent dans l'extrait du *Caplife* situé en fin de volume. Seule leur première occurrence dans le texte est signalée.

méchanceté ne pouvait avoir été instituée par des gens pieux et raffinés. Toute cette horreur était une erreur. C'étaient des actes commis par des brutes, des monstres minoritaires et marginaux. Bientôt, des voix nobles allaient s'élever, chargées d'indignation, contre toute cette sauvagerie. Il suffisait d'attendre : des philosophes, des scientifiques, des religieux, voire de simples citoyens civilisés allaient s'insurger, faire bloc contre ce système indigne de l'humanité... Pas un couac de philosophe. Au contraire, les disciples d'Aristote battaient la cadence. Vite ! Plus vite ! Les tonnes de sucres étaient si précieuses qu'on ne pouvait se permettre de perdre une minute.

Les esclaves attendirent longtemps : près de cent quatre-vingts ans... Jusqu'à ce que tombât le Code Noir : au lieu d'interdire la traite des nègres et de punir sévèrement ceux qui s'y livraient, ce recueil de lois définissait dans quelles conditions l'esclavage devait être pratiqué avec... humanité. Chez les esclaves, ce fut la consternation. Dans les cases, bafoué dans sa piété, on s'écria :

— Le pape ! Le pape lui-même a donné son feu vert !

Et l'on pleurait de déception...

Un jour, un esclave devenu fou s'écria :

— Oui ! Oui ! Admettons que je sois un animal... Pitié quand même !

Son effroyable cri de désespoir était si puissant qu'il résonna de la Floride à la rivière des Pédernales. Mais c'était peine perdue : la SPA n'existait pas encore.

Alors, les esclaves comprirent : ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Et quelques années plus tard, ce fut la révolte accélérée : images d'esclaves se faisant marrons dès leur débarquement sur l'île ; esclaves se dirigeant à toutes jambes vers les mornes ; esclaves regroupés en bandes rebelles. Des mots nouveaux apparurent : marronnage*, guérilla. La guerre d'exaspération faisait rage : razzias

dévastatrices et enflammées ; colons derrière les barricades ; colons marchant à reculons, claquant des dents et du fouet, jusqu'à l'épuisement.

Des héros se campèrent sur la terre fiérlienne, massifs et noirs : Makandal, Boukman, Toussaint Louverture. Et voilà Toussaint Louverture, l'esclave marron, au four et au moulin ; jouant les équilibristes entre vaudou et catholicisme, entre esclaves et esclavagistes ; chevauchant son cheval de Troie dans les deux sens, et agonisant finalement dans le Jura en hurlant qu'il n'était que le tronc de l'arbre de la liberté. En effet : bourgeonnement des racines révolutionnaires ! Déflagrations de poudrières ! *Révolution ! ; Revolución ! Revolisyon !* D'une extrémité à l'autre, l'île résonnait du mot « liberté », qui remontait du ventre, s'engouffrait dans la poitrine, pour exploser dans la bouche avec fureur et sauvagerie. Ralliement au son du lambi* ! Peuh-hou ! Peuh-hou ! La horde des esclaves marrons, conduite par Dessalines, Christophe, Pétion et bien d'autres encore, déferla sur tout ce qui dépassait vingt centimètres de haut, vomissant la haine bien nourrie, criant « Grenadiers, à l'assaut ! La liberté ou la mort ! » et fracassant au passage crânes et thorax pour faire gicler du sang d'esclavagistes.

Enfin le calme, le premier calme : sur un bout d'île tropicale, des nègres s'étaient transformés en Noirs, républicains et libres. À ce moment-là, on entendit quelques observateurs qui dénonçaient « le sang de la honte ». Non, ces esclaves, considérés et traités comme des bêtes sauvages, n'auraient jamais dû se libérer par le massacre de leurs maîtres ; ils auraient pu négocier. Mais après trois siècles d'attente, les esclaves étaient pressés. Et personne ne pensait sérieusement que ces esclaves déguenillés, désarmés et désorganisés pussent vaincre une armée impériale. Aussi le choc de la

défaite fut-il rude pour plus d'un. Leclerc tomba en son temps. Et Rochambeau, assommé, hébété, se demandait encore ce qui s'était passé tandis que Bonaparte déchirait avec rage ses plans de conquête du monde : encore une partie de perdue ! et face à de maudits esclaves nègres ! Alors, surtout se débarrasser de la Louisiane, avant que les nègres de là-bas ne suivent le mauvais exemple. En effet, la nouvelle se propageait comme un feu de paille. Ainsi, Miranda accourait en toute hâte pour demander la recette à Dessalines, qui lui fit une réponse nette et tranchante : « Couper les têtes, brûler les maisons ! » Et Dessalines lui-même, déjà, laissait sa tête dans son chapeau, loin derrière son cheval qui continuait à galoper vers Princifé, la capitale. La première république noire venait de perdre son premier empereur.

Ce début malheureux réjouit plus d'un. Mais il y avait plus grave que cette jubilation. Dès le début, les nations du monde tournèrent ostensiblement le dos à la nouvelle république. Certaines s'écrièrent : « Une république nègre ? Qui a permis ce bordel ? » Celles qui venaient de perdre leur emprise esclavagiste sur l'île se contentèrent de marmonner : « Eh bien, dansez maintenant ! » — sous-entendu, « Il n'y aura jamais de plan Marshall pour vous ! » Et de fait, ce fut rapidement la danse de Saint-Guy dans la toute jeune Fierté-en-Île. Après l'Indépendance, le pays resta en permanence sur le pied de guerre, guettant le retour des esclavagistes... Et tous ces valeureux guerriers, attendant avec impatience un ennemi qui ne se montrait pas, finirent par se battre entre eux pour toutes sortes de raisons. Bientôt, on entendit des hommes crier : « Il y a maldonne ! » D'autres : « Il faut tout chambarder et recommencer ! » Alors on vit défiler une suite de présidents, de rois ou d'empereurs, renversés, exilés, assassinés. Tout cela, sur fond d'Intentions Dynastiques : elles commencèrent avec Jacques I^{er}, le fondateur même de

la République, qui obtint paradoxalement le droit de gouverner à vie et celui de nommer son successeur ; puis vinrent Henri I^{er} dans le Nord, Faustin I^{er} dans l'Ouest et finalement Lemal — le bruit courrait que ce dernier avait l'intention de prendre le nom de Tigra I^{er}.

Comme l'empire fiérilien avait du mal à dépasser le cap du I^{er} stade, on y consacrait un maximum d'énergie et de ressources. Résultat : à la fin du deuxième millénaire, sous la quatrième Intention Dynastique, Fierté-en-Île avait reçu le label de « pays le plus pauvre de l'hémisphère nord ».

— 2 —

Des Fiériens

Fierté-en-Île est le genre de pays que le touriste visite, non pas pour ses plages, ses paysages ou ses monuments historiques, mais pour ses habitants, les Fiériens : ce sont des gens qui se croient spéciaux et ne doutent pas d'eux-mêmes, ce qui les rend pittoresques à l'étranger. On dit — mais les agences de voyages ne l'écrivent pas sur leurs prospectus — que pour aller au travail, les Fiériens s'habillent comme s'ils allaient à un mariage ; et pour aller à un mariage, ils seraient mis comme pour se faire sacrer empereur... On dit qu'ils ont l'affabilité et la force tranquille de ceux qui n'ont rien à prouver ; et qu'ils se reposent sur leur passé glorieux, sur les exploits de leurs ancêtres qui leur ont permis d'arracher avec éclat leur indépendance vis-à-vis des esclavagistes. Ils aiment souligner que sur une île perdue, ils avaient mené la seule révolution d'esclaves qui ait jamais réussi dans toute l'histoire de l'humanité ; et que, pendant des siècles, alors que l'esclavage faisait rage autour d'eux, ils étaient libres et fiers. On retrouve ce sentiment dans le nom

même qu'ils ont choisi pour leur île après l'Indépendance. Quant à leurs villes, elles s'appellent Princifé, Superbi, Indépendance, Grand Macaya et autres Fonds-Jacobin. Et le bonnet phrygien trône sur le blason central de leur drapeau. Mais pour eux, c'est tellement naturel qu'ils n'y prêtent guère attention. Non, ils bombent plutôt le torse à l'évocation de lieux tels que la Crête-à-Pierrot, la Butte Charrier et Vertières, des lieux où leurs glorieux ancêtres se sont distingués dans leur lutte acharnée pour la liberté. C'est pourquoi ces lieux n'ont pas été renommés : on dit que ceux qui ont opéré les changements de noms ont bien tenté quelque chose ; par exemple, changer Vertières en Vertaillis. Mais ils n'ont pas pu poursuivre, tellement ils se sont sentis faibles, tellement ils ont trouvé leur existence vide de substance après ce changement.

À l'étranger, l'orgueil fiérilien se manifeste de bien étranges façons. À ce sujet, le *Fierilian Chronicle* regorge d'anecdotes, dont celle-ci, extrême : en Octogone, arrêté par mégarde, le fils d'un ambassadeur fiérilien fut menotté et conduit au commissariat de police le plus proche ; le jeune homme eut tellement honte de ces bracelets qui lui furent passés aux poignets qu'il en mourut. Bien entendu, l'Octogone nia toute responsabilité dans cette mort et refusa la thèse selon laquelle on puisse littéralement mourir de honte.

Toujours en Octogone, on rapporte que certains Fiériens évitent les magasins qu'ils savent sous surveillance électronique ; ils trouvent que c'est ne pas leur faire confiance, ce qui représente un trop grand manque d'égards à leur endroit. D'autres encore, lorsqu'ils vont dans une épicerie, surveillent l'épicière pour voir si elle les surveille plus que les autres clients, auquel cas ils n'y remettent plus jamais les pieds. C'est ainsi qu'on a découvert un Fiérilien

qui préférerait aller faire ses courses, même mineures, à cinquante kilomètres de son quartier.

Or il semble que tout cela ne soit pas seulement fables et légendes. Dans un guide à l'usage des soldats de l'armée octogonienne, qui devait intervenir à Fierté-en-Île, sous mandat onusien, dans le cadre d'une mission « anti-dynastique », on peut lire ceci :

« Be informed; learn about the Fierilian culture and current situation. (...) Fierilians at all levels are very sensitive to how they are treated by foreigners, commonly called "blanc". If you treat them with warmth and consideration, they will respond with enthusiasm and friendship. There is no innate hostility towards "blanc".

Eye contact is important and it **is not avoided as in some other countries**. (...) It is important to recognize the presence of each person in a social encounter, either with a handshake or a nod.

Fierilians appreciate good manners. Learn some basic terms such as "bon jour" to greet someone before 1200 hours, "bon soir" to greet someone anytime and "merci" to express thanks.

Octagon Army »

Informations que l'on peut résumer par : « N'attendez pas d'un Fiérilien qu'il baisse les yeux ou tourne la tête comme cela se passe avec certaine catégorie de personnes de chez nous. »

Puisque la question n'est pas neutre dans l'île — si elle l'est quelque part —, les Fiéрилиens sont noirs ou presque. Vivant reclus dans leur île, ils n'entretiennent pas de relations avec les pays africains comme on aurait pu le supposer. Ils n'ont pas beaucoup de relations avec les autres pays non plus, même s'il semble qu'ils le voudraient et le vaudraient bien. Que de fois n'entend-on pas des chanteurs fiéрилиens demander à l'Octogone de partager sa richesse avec Fierté-en-Île, sous prétexte que les Fiéрилиens l'ont aidé à gagner son

indépendance ! et que pendant la seconde guerre mondiale, une fois encore, ils sont partis au charbon ! Mais s'il suffisait de guerroyer au nom d'un pays pour mériter, sinon son estime, du moins un traitement équitable de sa part, les pays africains auraient de véritables alliés qui les aideraient à se moderniser : le genre d'allié qui n'oublie jamais qu'en tant qu'humain vous méritez le plan Marshall, même lorsque vous êtes celui par qui le malheur arrive.

Il existe cependant un pays, un seul, qui occupe une place réservée dans l'estime des Fieriliens : la Polijanie. Dans la langue fierilienne, pour souligner la méchanceté d'un homme, on peut le traiter de « Rochambeau » ; pour en vanter la bonté, on le qualifiera de « Polijanien ». En fait, les Polijaniens sont considérés comme des Fieriliens ; c'est même inscrit dans la Constitution fierilienne.

Pourquoi cet entêtement à vouloir se rapprocher de la Polijanie et non de l'Afrique ? Parce que seuls des Polijaniens ont donné leur sang, si peu que ce fût, pour sauver des esclaves. On trouve plus de détails à ce sujet dans le *Fierilian Chronicle* :

« On n'a pas oublié que Sonthonax, tout blanc qu'il fût, n'hésita pas à abolir l'esclavage — s'éloignant, en cela, complètement du cadre de sa mission — et fut, pour cette raison, qualifié de Messie et de père de la liberté des Noirs. (...) Or il semblerait qu'il fût d'origine polijanienne. Nous poursuivons nos recherches à ce sujet. (...)

On n'a pas oublié non plus le beau geste de cette légion polijanienne qui, envoyée par Bonaparte pour mater les rebelles et rétablir l'esclavage, a fait tout le contraire : elle s'est rangée du côté des Noirs et les a accompagnés jusqu'à l'Indépendance. (...)

M.-P.G.-A. »

Pour certains historiens, ce sont des faits insignifiants à l'échelle de l'histoire fierilienne ; cette perception expliquerait que certains manuels d'histoire n'en parlent pas. D'autres analystes affirment que, pour la plupart, les Polija-

niens ne sont même pas au courant de ces faits ; et que parmi le petit nombre qui l'est, beaucoup souhaiteraient éviter la publicité autour de cette affaire, car la Polijanie préfère mettre officiellement en avant que bon nombre de ses valeureuses légions ont aidé Bonaparte dans ses conquêtes.

Toujours au sujet de la Polijanie, les Fiéрилиens aiment souligner, avec une certaine exagération, que c'est le seul pays où l'on peut voir des gens qui ne sont même pas noirs vénérer la Vierge noire. Ils ne prêtent pas vraiment attention à ceux qui tentent de leur expliquer que cette statuette — ou série de statuettes — ne fait référence ni à l'Afrique ni à la mère de tous les hommes. Et si jamais ils réagissent à ces arguments, c'est pour rétorquer : « Elle n'a pas de traits négroïdes ? Ce n'est pas grave ; tous les Africains n'en ont pas. »

Étrange coïncidence, le premier Vicaire de Dieu à daigner venir à Fierté-en-Île fut un Polijanien. Et, à peine débarqué, il embrassa le sol, puis déclara : « Libérez mes frères ! » Quelle audace ! en pleine Intention Dynastique ! Le peuple fiéриlien lui fit un accueil mémorable ; à tel point que, cette année-là encore, le journal *Emphase* reprit sans vergogne la célèbre phrase d'un historien fiéриlien, la tirade des grands moments :

« La foule qui l'acclamait était si nombreuse qu'on ne voyait que des têtes et, par-dessus ces têtes, des mains agitant des mouchoirs et des branches de lauriers.

J.-C.D. »

Dernière précision : lorsqu'une grande puissance militaire a envahi la Polijanie, le président fiéриlien de l'époque n'a pas hésité une seconde à lui déclarer la guerre.

La langue fiérialienne

C'est l'un des plus grands mystères pour les linguistes : ils n'arrivent pas à s'expliquer comment des esclaves qui ne venaient pas tous de la même tribu, ni d'un même pays, ont pu se forger une langue unique, compréhensible par les sept cent mille individus qu'ils étaient. À vrai dire, pour beaucoup, ce n'est pas une langue. C'est un dialecte, un patois, un pidgin ; tout ce que l'on veut, sauf une langue ; au mieux, c'est du français déformé. Fort de cette définition, certains journalistes fraîchement débarqués sur l'île ne songent même pas à se former. Ils se présentent, bille en tête, convaincus de pouvoir redresser les déformations. Mais voilà qu'un Fiérialien leur parle d'un « ti katkat* » et qu'ils le redressent en « petit 4x4 ». Et lorsque, surpris, le Fiérialien leur dit que « li pa gen bouch pou l'pale », ils redressent aussitôt en « il n'a pas de bouche pour parler ». Voyant que « piti zuit* » est converti en « petite huitre », le Fiérialien jette l'éponge : en général, il arbore un large sourire et se met à baragouiner du français dans la mesure de ses possibilités, espérant que son interlocuteur comprendra la situation. En fait, il espère même que celui-ci comprendra qu'il se monte la tête et qu'il peut se révéler un danger public dans un pays où se tromper de mots peut mener à la tombe.

Certains historiens prétendent qu'il ne restait plus un seul Blanc dans l'île après le massacre des maîtres-esclavagistes. Or on sait que certains esclaves cachèrent leurs anciens maîtres, jugés bons et dignes de survivre ; comme quoi, tout est possible. En outre, on sait que les esclaves avaient reçu le mot d'ordre suivant : « Pa manyen nèg Polijanni yo. Yo se frè. » Instruction qu'il eût été catastrophique de traduire par : « Ne touchez pas aux nègres de Polijanie. Ce sont des frères. »

Beaucoup d'auteurs, y compris des Fiéрилиens, font remarquer que le mot fiéриlien « nèg » ne signifie pas « nègre » mais « homme ». Cette remarque faite, ils utilisent largement dans leur texte — qui est en français — le mot « nègre » au lieu de « noir » ou « homme », comme si leur explication du mot fiéриlien retirait son sens au mot français. Ils semblent oublier qu'un mot, écrit dans la langue qui lui a donné naissance, a tendance à garder son sens pour qui le lit ; un sens forgé parfois depuis des siècles : en français, nègre c'est nègre ; et d'une manière générale, les mots tombent plus souvent en désuétude que leur sens ne change. Le lecteur incrédule peut faire l'exercice suivant : « Le roi du Danemark est un nègre. » ; phrase à répéter en donnant le sens qu'il veut au mot « nègre ». Donc les auteurs fiéриliens qui voudraient opérer de tels changements de sens devraient systématiquement avertir le lecteur que le français fiéриlien n'est pas le même que le français français — ce qui est vrai. Le problème est que le Fiéриlien se targue de parler un français académique et universel, ce qui est en contradiction avec l'usage de mots qui n'ont pas le même sens pour tous les lecteurs.

En outre, selon certains exégètes fiéриliens qui maîtrisent leur langue maternelle, le mot « nèg » peut parfaitement vouloir dire « nègre ». Il est vrai que, pour marquer la distinction, le Fiéриlien ajoutera un diminutif tel que « ti » et il accentuera le mot « nèg » — il relèvera peut-être un coin de lèvres avec mépris. Donc, « ti nèg » ne signifie pas « petit nègre », ni au propre ni au figuré, mais « nègre ». Le problème est que « ti nèg » peut vouloir dire également « jeune homme ». C'est pour cela que certains Fiéриliens peuvent dire « ti nèg nwè » pour parler d'un jeune homme noir.

La langue fiéриlienne est réputée facile. Mais, comme toute langue, elle a ses pièges : une phrase académique telle que « Lejann nan liv se zanmi kay Entèl » (Les légendes sont

l'apanage d'Untel) peut troubler même un Fiérilien de souche.

Les histoires fiéрилиennes peuvent être écrites en fiérilien. Mais il n'est pas certain qu'elles auraient alors l'audience désirée par leurs auteurs. Car très peu de Fiéрилиens savent lire, et parmi ceux-là, très peu encore savent lire le fiérilien. Par contre, ils aiment bien voir, ça et là, quelques mots fiéрилиens savamment glissés dans d'autres langues ; sans doute faut-il voir là l'esprit frondeur du Fiérilien. C'est pourquoi beaucoup d'auteurs, Fiéрилиens ou non, s'adonnent à cette pratique de mixage qui est censée donner de la couleur à leur ouvrage, qu'il soit historique ou de pure fiction.

Il est vrai qu'un mot perd toujours un peu de son sens lorsqu'il est traduit. Certains mots en perdent plus encore. Comparez, si vous le pouvez, « lwa* » et « esprit », « houngan* » et « prêtre vaudou », « bocor* » et « sorcier ».

La semi-francisation est également un piège. Le lecteur non-fiérilien et non-averti peut facilement glisser sur le sens réel de mots tels que « père-savane* », « chapitreur* », « docteur-feuilles* », « maître-tête », « cheval ». La difficulté vient de ce que les Fiéрилиens n'aient pas voulu créer leur dictionnaire du français fiérilien — universalisme oblige —, et les Français ne se préoccupent pas d'introduire dans leurs dictionnaires des mots dont ils n'ont rien à faire ; dans les dictionnaires français, on trouve facilement des canadianismes, des helvétismes, des belgicismes, mais pas un seul fiérilianisme. Lorsqu'on y trouve un mot exotique, gare aux pièges tapis dans l'ombre ! Ainsi, l'« arbre à pain » ne désigne pas la même variété d'artocarpe connue des Fiéрилиens sous le nom de « labapin* ».

Ensuite, viennent les problèmes de prononciation soulevés par ce mixage : « lwa » se prononce comme « loi » et non « el-oua ». Certains auteurs écrivent « loa », qui est malheu-

reusement prononcé « lo-a » dans les films — comme boa —, preuve que cette graphie est contestable ; d'ailleurs, « boa » garde en fiérilien la graphie et la prononciation françaises.

Le rôle de voyeurs de la langue que les Fiérilien se sont donné comporte de grands risques ; de véritables drames peuvent se produire. Des termes bien vivants pour eux peuvent subitement être déclarés vieux ou, pire, disparaître, corps et biens, des dictionnaires. Pour transmettre leurs idées avec précision, les pauvres Fiérilien se retrouvent alors, bien malgré eux, face à une langue nouvelle, hirsute, hérissée d'italiques, de guillemets et de notes de bas de pages. Parfois, quand, pour des raisons éditoriales, ils tentent d'extraire l'essentiel de cette bogue de fiérialianismes, leurs textes s'effondrent à leurs yeux : ainsi, quand le mot « avalasse* » disparut sans préavis, ceux qui l'utilisaient fièrement pour traduire *lavalas* se rabattirent sur « avalanche » en se frappant l'estomac par trois fois, car ils savaient que gros péché ils commettaient là.

Que dit le *Fierilian Chronicle* de tout cela ? Deux phrases laconiques :

« C'est bien fait pour nous ! Ça nous apprendra à vouloir parler en utilisant la langue des autres.

M.-P.G.-A. »

— 4 —

Le vaudou fiérilien

C'est un sujet que le Fiérilien n'aime pas aborder, surtout s'il est cultivé. Or la légende dit que tout Fiérilien est catholique à cent pour cent et vaudouiste* à cent dix pour

cent. Selon une blague fort répandue, chaque Fiérilien possède son petit oratoire* à la maison. Mais il le cache comme un secret d'État : certains incendies seraient dus à des lampes* à huile cachées hâtivement sous un lit pour les dérober à la vue d'un ami trop envahissant.

Autre blague : certains prêtres catholiques, déguisés en laïques, marchent dans la rue, au beau milieu, la tête coulée dans la droiture. Puis, à un moment donné, leur raideur d'échine ayant soudainement disparu, ils regardent bien autour d'eux : à gauche, à droite, devant et derrière. Et, d'un geste brusque, ils bifurquent et s'engouffrent chez un sorcier.

Le vaudou est le plus grand sujet de honte pour le Fiérilien : plus que la misère, plus que l'aide économique, plus que la boulimie du pouvoir, plus que les intentions dynastiques, plus que les querelles fratricides. Et pourtant, c'est dans le vaudou que la nation fiérilienne est née. Le *Fierilian Chronicle* est fort explicite à ce sujet :

« C'est dans le Nord, plus précisément au lieu-dit Bois Caïman, non loin de Morne Rouge, qu'un esclave rebelle nommé Boukman a scellé le pacte mémorable de la révolte. Certains historiens sont tellement fiers de cet événement que lorsqu'ils le racontent leurs narines en trompette se dilatent et leur corps tressaille de plaisir. Selon eux, par une nuit sans lune, Boukman réunit un groupe d'esclaves au Bois Caïman. Il camoufla cette réunion sous le couvert d'une cérémonie vaudoue pour ne pas éveiller les soupçons des maîtres. Au moment fatidique, le sacrifice d'un cochon, il leva son couteau étincelant pour signer le pacte de la révolte tandis que les éclairs zébraient le ciel dans un fracas de tonnerre ; que la pluie battait le feuillage des arbres ; que les arbres eux-mêmes étaient balayés par les vents ; et que les tambours roulaient comme des tonnes de pierres dévalant une montagne. (...) »

M.-P.G.-A. »

Il semble que l'Église ait failli remporter la victoire sur le vaudou. Les esclaves étaient sur le point de rompre avec

leurs pratiques religieuses : on leur avait enseigné que c'étaient ces superstitions qui faisaient d'eux des bêtes sauvages ; aussi attachaient-ils la plus haute importance au baptême. Mais ils virent les enseignants s'agenouiller devant des statues et des images faites de la main de l'homme. Alors ils se dirent que tout cela était fort cohérent avec leurs croyances : quelle différence entre un saint catholique et un lwa vaudou ? Ils n'en voyaient pas. Ils décidèrent donc de garder les lwas et de leur donner les saints pour compagnons au panthéon vaudou.

C'est ainsi que survécurent Legba, Agoué et bien d'autres encore. En eux, les rebelles puisèrent le courage et la vaillance qui les menèrent à l'indépendance. Il était courant qu'un guerrier se mette sous la protection d'un lwa réputé intrépide, prenne un nom approprié, un nom* vaillant, et le fasse connaître à ses ennemis, qui devaient trembler en l'entendant. Ainsi, François-Dominique-Toussaint opta pour un tel changement et n'hésita pas à dire un jour : « Souvenez-vous qu'il n'y a qu'un seul Toussaint Louverture (...) et qu'à ce nom, tout doit trembler. »

Lorsque les Fiéériens ont appris que l'Église béatifiait, canonisait, sanctifiait de simples mortels, en bons élèves, ils ont suivi la leçon. Ainsi, Dessalines, le fondateur de la nation a été élevé au rang de lwa — sans doute en attendant le jour où un Fiéérien sera canonisé par l'Église. Et comme, dans l'imaginaire fiéerien, un homme ne saurait diriger la destinée de millions d'autres hommes sans être doté de pouvoirs mystiques, tous les présidents fiéériens ont acquis une réputation de houngans ou de sorciers.

Autres aspects culturels : le chant et la danse — pas nécessairement vaudous — sont des éléments vitaux pour les Fiéériens ; au point que ceux-ci passent pour les seuls

habitants de la Terre qui soient capables de sourire, rire, chanter et danser dans la misère la plus atroce. Leur misérable vie quotidienne est tellement riche en chansons qu'elle pourrait s'intituler : « Danse avec la misère ». On peut les voir, à la télévision, manifester les plus vifs mécontentements avec de larges sourires et des pas de danse presque chorégraphiés. Leur ballet, diffusé par satellite, en haute définition et hi-fi stéréo, arrive à induire en erreur les ethnologues les plus consciencieux, qui y voient un signe d'inconscience ou presque.

Légende du Livre Sésamique de Nangommier

Première partie de

L'Île Rebelle

I

LES ÉMISSAIRES

1. Le maître des contes

C'était une nuit sans lune, une semblable à tant d'autres : longue, léthargique, monolithique et sans issue. Elle enveloppait Savane Désolée dans sa noire tranquillité. Ce n'était plus qu'une mer d'asphalte, et dans les chaumières engluées, la misère dormait en silence, la bouche ouverte, affalée sur quelque natte, bercée seulement par le concert des timides coups de sifflet des grillons.

À la chaleur ardente de la journée avait succédé un simple apaisement, insuffisant pour ramener la tranquillité de l'esprit. Beaucoup de Savaniens ne pouvaient pas dormir ou s'y refusaient, comme s'ils espéraient ainsi retenir la nuit et l'empêcher de déboucher sur un nouveau jour semblable au précédent : morne et sans espoir.

Malgré l'heure avancée, à l'écart du village, sous un arbre géant et à peine feuillu, un murmure, une confidence, se laissait entendre. Des hommes, rien que des hommes, se tenaient en cercle autour d'un vieillard moribond. Pourtant, c'était cet homme qui parlait sans discontinuer. Allongé sur sa natte de jonc, il regardait à peine les hommes rassemblés autour de lui. Il leur avait tout dit, tout dévoilé. Mais plus il parlait, plus son auditoire, à force de se murer dans un respectueux silence, semblait vouloir en entendre.

Ils étaient venus, ils étaient tous là, accroupis, figés dans leurs habits de misère, pieds nus dans la poussière. Il y avait Zéphyrin, le maître de l'eau ; autrefois, avant la sécheresse éternelle, aucune plantation ne se faisait sans le consulter sur la question de l'arrosage. À ses côtés se tenaient Florilon, le maître de la parole, et Dubréus, le devin. C'étaient là les personnages de premier plan, car il y avait également Tertulien, Dogan, Tullius et bien d'autres compagnons d'infortune, tous en froid avec la nature devenue hostile. Et, en retrait, il y avait Jean-Jacques Servandieu, dit « Janjan », qui, du haut de ses quinze ans, s'était imposé en dépit des injonctions qui lui avaient été faites de ne pas se mêler à cette assemblée d'hommes, de rester loin de ce cercle où se répétaient des paroles à ne pas mettre entre les oreilles d'un enfant.

Il n'y avait aucun doute sur le prestige de l'orateur. Et celui-ci étant allongé, les autres semblaient vouloir éviter de se placer trop haut par rapport à lui ; ou alors ils ne voulaient pas prendre le risque de rater une seule parole, un seul mot. Ils étaient tous tellement absorbés qu'ils en avaient oublié d'attiser le feu de bois dont l'éclat permettait à peine de distinguer leur visage d'ébène. Ils étaient accroupis dans la tension, les yeux brillants, les oreilles grandes ouvertes, les narines dilatées.

Pour poser une question, il fallait demander l'autorisation par signes à Florilon, le maître de la parole, et si celui-ci acquiesçait de la tête, il ne fallait en aucun cas élever la voix. Et surtout, la question devait être bien mûrie afin de ne pas gaspiller le souffle de l'illustre et très vieil orateur. Seul Zéphyrin, l'aîné de l'auditoire, pouvait parler sans autorisation.

Une voix s'éleva soudain au-delà du chuchotement :
— Vous y êtes déjà allé ?

Florilon sursauta. Il lui semblait que le son avait émané de ses propres aisselles. Il baissa la tête, découvrit l'auteur de ce comportement éhonté et asséna une taloche assez indulgente à Janjan. En vérité, il n'y avait qu'un jeunot insouciant et mal élevé pour oser parler à cet instant. Profitant du profond recueillement de l'auditoire, l'incorrigible était encore parvenu à faufiler sa tête entre Zéphyrin et Florilon.

— Laissez-le, murmura le personnage allongé. Bien sûr que j'y suis allé, mon garçon. Cela se voit que tu es un citadin ; tous les Savaniens connaissent mes pouvoirs.

Enhardi, Janjan insista :

— Je veux dire pour de vrai, en chair et en os, pas votre corps astral.

Florilon finit par s'énerver pour de bon et marmonna sur un ton acide et menaçant :

— Dis donc, tu oses traiter le maître des contes de djoleur* ? Va immédiatement retrouver ta mère dans la case. Et que je ne te revois plus dans nos jambes. Sinon, gare à toi !

Sans se faire prier davantage, Janjan s'esquiva sur la pointe des pieds et se dirigea vers la grande cahute de paille désignée par Florilon. L'auditoire, profita de l'incident pour se détendre les jambes ou se racler la gorge, puis il reprit son émotion là où elle avait été interrompue. Attentif, il respirait à peine.

2. De l'Octogone

Le maître des contes prit une profonde inspiration et continua son récit dans un style ampoulé qui contrastait avec son âge, sa position allongée et son visage fatigué :

— Un endroit où le travail bien payé se ramasse à la pelle ; où même ceux qui ne travaillent pas touchent de l'argent. Là-bas, le toit des maisons crève le ciel. Des

maisons qui, par temps de cyclone, penchent, se courbent presque au ras du sol, puis se redressent toutes seules, victorieuses des éléments déchaînés. De la belle conception ! Du sérieux ! Pas des pigeonniers d'apprentis maçons ou d'ingénieurs marrons.

« Un endroit où les savants jouent aux billes avec les atomes et les comptent, un à un, comme de vulgaires cailloux. On y trouve des médecins capables de tout vous remplacer, comme dans une vieille camionnette : le cœur, les poumons, les reins. Tout ! »

Il s'arrêta un instant, comme pour méditer sur ce qui arriverait si ces fameux médecins, dans leur zèle de tout remplacer, lui remplaçaient également le cerveau. S'il fut troublé, sa voix ne le montra pas lorsqu'il reprit la parole :

— Il suffit de poser les pieds là-bas pour que la richesse vous imprègne comme l'eau monte dans du papier buvard. Il suffit de se présenter et de déclarer : « Je suis un homme libre ! » Et l'on vous donne un sac plein de droits : droit au logement, droit au travail, droit à l'éducation, droit de vivre. Droits ! mes amis. À tribord et à bâbord !

« Il y a des routes innombrables qui s'entortillent comme du vermicelle. Des routes éclairées. Des rues éclairées. Des maisons éclairées. D'un seul coup de baguette magique. Oui, là-bas, la lumière tombe sur tout homme comme les spots d'une gigantesque discothèque. Chaque jour, c'est la fièvre du samedi soir. »

Une fine sarabande s'éleva soudain, un ton au-dessus de la voix du maître des contes qui, au prix d'un effort surhumain, dut battre l'air de ses mains lasses pour éviter la mitraille d'une légion de lépidoptères. Son inspiration changea de cap :

— Un endroit où il n'y a pas de mouches, ni moustiques, ni microbes ; où l'eau fraîche coule dans les maisons comme à la rivière et se boit sans crainte, comme à la fontaine de

jouvence. Où même les waters étincellent comme de la belle faïence et sentent bon la lavande, le jasmin, le citron, le basilic. Où les mauvaises odeurs sont capturées à l'instant même de leur naissance et conduites *manu militari* vers leur lieu de destruction. Même les vidangeurs de latrines ont des uniformes et pianotent sur des claviers. Les gendarmes de la circulation parlent dans leurs téléphones portatifs comme s'ils participaient au lancement d'une navette spatiale, ces machines qui vont dans l'espace, sur la lune, aux confins de l'univers, puis reviennent et atterrissent comme de vulgaires avions.

Le feu moribond crépita soudain : sans doute une épine de bayahonde qui venait d'éclater. Personne ne broncha. Mais la diversion fut suffisante pour faire repartir l'inspiration du maître des contes dans une autre direction.

— Au moindre incendie, une armée de pompiers, casqués comme dans la Guerre des Étoiles, en combinaison d'astronautes, se présentent, entrent dans le feu et l'éteignent flamme par flamme.

« Dès l'aéroport, on peut se regarder par terre comme dans un miroir. Et les portes s'ouvrent devant vous. Et les escaliers, d'eux-mêmes, vous conduisent doucement d'un étage à l'autre, pendant que des bouffées de parfum vous flattent les narines. »

« Là-bas, il y a des cultivateurs qui regardent leurs machines récolter pour eux des épis de blé longs comme des régimes de bananes, des tomates grosses comme des pastèques. Et des pastèques capables de cacher un homme. »

Zéphyrin s'agita malgré lui. Confus, il fit un signe de la main en guise d'excuse. Mais il pensait à son champ rocailleux, à la bataille qu'il avait perdue contre la sécheresse malgré le concours sans retenu de Florilon, de Dogan et de presque tous ceux qui étaient là.

— Un endroit où tout homme existant compte et est compté, poursuit le maître des contes. On sait qu'il existe. Aucune inquiétude à avoir. Il est hors de question que des hommes naissent et meurent dans les mornes sans même qu'on s'en aperçoive. Là-bas, tout est calculé, tout est prévu. On sait même quand il va pleuvoir, quand il va faire chaud, quand il va faire froid. Plusieurs mois à l'avance !

« Et même un animal a une personnalité. Il est vivant et il vit. Il peut même choisir ses mets préférés dans de vastes supermarchés. Il peut refuser des plats. Il le peut !... J'ai vu un chat refuser du jambon. »

« Voilà, l'Octogone ! Quiconque meurt sans l'avoir vu meurt idiot. Quiconque l'a vu en revient transformé, éclairé. »

N'y tenant plus, Zéphyrin commit le sacrilège de prendre la parole à haute voix.

— Il faut y aller ! lança-t-il dans un sanglot.

— Il faudrait, chuchota Florilon d'une voix tout aussi enrouée. Mais comment ?

L'onde de dispute parcourut l'assistance. Chacun, la voix cassée par l'émotion, parlait à son voisin en s'essuyant discrètement le coin de l'œil : « Il faut y aller. Il faudrait. Y aller, oui, mais comment ? » Chacun se sentait prisonnier, impuissant.

L'agitation se dissipa instantanément lorsque le maître des contes, levant un doigt, dit tout bas :

— ... Livre ! Il existe un livre...

— Un livre ? demanda Zéphyrin, désorienté. Il vous faut un livre ?

— Le nord. Il faut aller vers le nord... pour le livre... Ah !

— Nous irons le chercher. Mais quel est son titre ? Qui l'a écrit ?...

— Mon destin : l'exil... l'eau... Ah !

— Quoi ?... Qu'on apporte un godet d'eau !

Quelqu'un s'activa sur une cruche placée non loin de là, entre les racines de l'orme, et fit passer le gobelet d'eau à Zéphyrin. Celui-ci se pencha sur le moribond. Mais il se rendit à l'évidence et se mit debout promptement. Les autres l'imitèrent.

— Messieurs ! Le maître des contes nous a quittés.

— Allez ! dit Florilon. Réveillez le village. Et ranimez-moi ce feu.

Ainsi il fut fait.

3. Transfert de connaissances

Aussitôt que les femmes apprirent la nouvelle, ce fut le rèl* : un cri perçant et scandé, empreint d'angoisse et de désolation, retentit dans la savane. En dépit du fait que Kataroulo n'avait presque pas de famille, un grand nombre de femmes étaient debout dans la cour centrale du village et criaient : « Waïe ! Waïe ! » Jusqu'aux chiens qui, surpris par ce tapage soudain, se mirent à hurler à la mort. Dès lors, à l'autre bout de la savane on savait qu'un « cas » était survenu, et de partout on se mettait en route pour aller prêter main-forte et consolation. En l'occurrence, cela se passait au cœur même du village, lequel ne comportait que sept chaumières disposées en cercle autour d'un espace libre : le Grand Lakou*. Les autres chaumières étaient éparpillées un peu partout dans la savane, au gré du morcellement élevé des parcelles.

Dans les cuisines, d'autres femmes, plus silencieuses, s'affairaient autour des marmites à la préparation du café et du thé au gingembre pour la veillée du mort. À cause de la chaleur, et comme il n'y avait pas de morgue, l'enterrement devait avoir lieu au plus vite, dès le lendemain.

Entre-temps, la dépouille de Kataroulo avait été transportée dans une case isolée dont l'unique pièce avait été transformée en chambre mortuaire, et Lorvanna, la mambo*, s'appêtait à exécuter le dessounin*. Ce rite vaudou avait d'abord pour but de briser le lien mystique qui unissait le fidèle à son maître-tête, son lwa protecteur. Il servait aussi à extraire du cadavre la connaissance, le talent, l'habileté, toutes choses qui avaient pu faire du défunt un être exceptionnel, pour les transmettre à son héritier spirituel.

Kataroulo n'avait jamais clairement exprimé une quelconque préférence à ce sujet. Mais, peu de temps avant d'être cloué au lit par la maladie, il avait insisté pour que Dubréus fût haussé au grade de divinator*, une qualité qui s'obtenait à la suite d'une cérémonie spéciale, la « prise des yeux », et qui représentait le plus haut degré de l'initiation sacerdotale. Dès lors, c'était comme s'il avait désigné son successeur.

Pour le dessounin, seul Dubréus était autorisé à entrer dans la chambre mortuaire, et lui-même devait se tenir à l'écart du cadavre pendant que Lorvanna officiait. Tout ce qu'il avait à faire était d'attendre le moment crucial où le lwa servi par Kataroulo, sous l'effet des formules mystiques de Lorvanna, quitterait le corps du défunt pour aller se loger dans celui de l'héritier désigné.

Le reste du village, sans doute blasé par ce genre de rite, n'essaya même pas de regarder par le trou de la serrure et se livrait plutôt à toutes sortes de préparatifs. Certains étaient partis loin chercher de l'eau et des feuilles de corossol* pour la toilette du mort. D'autres préparaient ses ultimes vêtements, effilochaient du coton qui servirait à lui boucher le nez et les oreilles, découpaient des bandes de toile destinées à lui servir de mentonnière ou à relier ses gros orteils.

Quelques hommes étaient, pour leur part, debout près de la case funéraire sans trop y prêter attention. En attendant que Lorvanna ait terminé, ils se concertaient sur un autre sujet. Ils n'avaient aucun doute sur ce qu'ils avaient entendu cette nuit : un maître des contes ne pouvait pas mentir ; il ne pouvait même pas exagérer ; ce n'était pas un djoleur. Mais ils voulaient en discuter avec Florilon et Zéphyrin, les deux maîtres restants. Cependant, Dogan ne s'adressa à personne en particulier quand il déclara :

— Vous avez entendu le maître des contes : notre destin, c'est l'exil.

— Il a dit « mon destin », précisa Zéphyrin. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Il délirait, répondit Florilon. La mort l'appelait...

Il prit tout à coup un air pensif :

— En tout cas, il ne délirait pas quand il a dit : « Il faut poser le pied là-bas. »

— « Il compte et il est compté », ajouta Tullius.

Ils n'en dirent guère plus et semblèrent tous être rentrés dans une profonde méditation tout en s'occupant de leurs activités annexes. C'est que ces phrases, apparemment anodines et parachutées pour quiconque n'était pas Savanien, étaient pleines de souvenirs pour eux. À elles seules, elles résumaient l'histoire connue dans la savane sous le titre approximatif du « Retour de Pipita ».

Commère Cétoute, une Savanienne qui vivait en Octogone, avait une fille, Pipita, qui rentrait dans une adolescence agitée. Un jour, excédée par le comportement de sa fille, elle crut bon de se mettre à l'élever à la fiérlienne et à l'ancienne, c'est-à-dire d'une main de fer guidée par le fameux principe : « Qui aime bien châtie bien. » D'ailleurs, elle y allait des ses propres sermons : « Noire, tu es noire et, en tant que Noire, ton salut est dans l'éducation et la persévérance au travail. Tu n'as pas de frère. Tu n'as pas de

sœur. Tu ne peux compter que sur toi-même. » Et comme tout cela ne rentrait pas, elle y allait à grand renfort de corrections. En cela, elle agissait comme si elle eût été inspirée par Toussaint Louverture qui, après la première libération des Noirs, les avait poussés à travailler ; à coups de matraque s'il le fallait. Et il avait obtenu un résultat éclatant : il avait fait construire des routes, irriguer et cultiver la terre ; et l'île avait connu une prospérité et une splendeur inégalées.

Mais commère Cétoute n'obtint pas des résultats équivalents. Elle ignorait, ou faisait semblant d'ignorer, que les châtimens corporels étaient strictement interdits en Octogone et que, pour ce genre de sévices, les enfants étaient autorisés à prévenir les autorités compétentes ; et les parents coupables de tels actes risquaient des années de prison. Un jour, elle reçut le choc des générations lorsque sa fille, en bonne Octogonienne, la prévint que si jamais elle recommençait ce genre de punitions, elle ferait l'objet d'une dénonciation dans les règles. Inquiète, Cétoute trouva une parade : venue soi-disant passer des vacances à Fierté-en-Île avec Pipita, elle la laissa sur place et repartit pour l'Octogone.

Les mois passèrent.

Mais voilà qu'un beau jour une rumeur se mit à courir de case en case : on aurait vu des « Blancs manants » dans la savane. Or cela faisait des décennies qu'on n'en avait pas vu dans la région. Ce fut donc l'événement : on accourut de tous les côtés, au risque de s'estropier sur quelque pierre — les pieds étant souvent nus à Savane Désolée —, et l'on vit effectivement deux Octogoniens, en veste et cravate, en nage, parcourant toute la savane. Méfiants, mais courtois, les Savaniens saluèrent les Blancs en ôtant leur chapeau de paille et en souriant de toute leur bouche édentée. Ils constatèrent que ces hommes étaient loin d'être aussi blancs

qu'ils s'y attendaient : leur peau flamboyait comme du rocou, tellement le soleil l'avait malmenée. À grands gestes, ils les invitèrent sous l'orme géant, qui était bien feuillu à l'époque, leur offrirent des chaises basses. Et pendant qu'on leur préparait le café, la discussion s'engagea.

La discussion eut lieu dans une langue créée sur l'instant et qui n'était ni de l'octogonien ni du français et encore moins du fiérilien. Même le maître de la parole fut dépassé par les événements : il crut entendre parler de « pépites », or les Espagnols avaient raflé tout l'or de l'île depuis des lustres ; il crut deviner qu'on cherchait une personne qui « sait tout » — sans doute un sorcier —, or Florilon n'avait pas cette prétention. Finalement, dans le roulement des r et le claquement des l, les Octogoniens parvinrent à faire comprendre qu'ils étaient à la recherche d'une compatriote. « Une Octogonienne ? » demandèrent les villageois, médusés. « C'est une chose que nous n'avons pas eu l'honneur de recevoir en héritage », poursuivirent-ils. Alors les Octogoniens sortirent une photo.

L'étonnement fut général. Les Savaniens avaient reconnu Pipita. Mais au lieu de dire immédiatement où était la fille, ils essayaient de comprendre. Le Fiérilien était serviable, mais dans la limite de cette règle fondamentale qui voulait que si un facteur apportait une lettre recommandée, un papier timbré ou toute autre chose du même genre, on ne connût point le destinataire, fût-il son propre frère. Donc les Savaniens essayaient de comprendre : lorsque Pipita avait quitté la savane, elle était encore dans le ventre de sa mère. Et tout le monde était prêt à jurer qu'elle n'avait pas une goutte de sang octogonien dans les veines : c'était la fille de commère Cétoute et du défunt compère Miroissé ; elle était « seulement » née là-bas ; alors, par quel miracle était-elle devenue Octogonienne ? Les Octogoniens parvinrent à expliquer que le sang pouvait aussi compter, mais qu'en

Octogone, le plus important était d'être né là-bas ou même de demander à devenir Octogonien après y avoir posé le pied.

Ce jour-là naquit l'expression « poser le pied là-bas », traduction de Florilon — expression que les Savaniens aimaient faire précéder de l'onomatopée « pôp* ! » pour souligner la soudaineté de l'acte. La chose donna beaucoup à réfléchir aux Savaniens : par prudence, la Constitution de la République fiérilienne interdisait aux étrangers de posséder des terres dans le pays ; quant à devenir Fiérilien, si ni le père ni la mère ne l'étaient déjà, c'était exclu ; les Savaniens croyaient qu'il en était de même dans tous les pays du monde ; alors, pour eux, devenir Octogonien « par pose du pied » relevait de la légende. Cependant, petit à petit, ils intégrèrent cette idée. Mais la question la plus troublante restait à venir : avec tous ces gens qui existaient là-bas, avec l'étendue du pays — ils avaient entendu dire que la surface de l'Octogone faisait plus de cinq cents fois celle de Fierté-en-Île ; et dans cette île déjà, l'Ouest ne savait pas ce qui se passait dans le Nord ou le Sud —, comment avait-on pu remarquer l'absence d'une simple fille ?

Les Octogoniens ne parvinrent pas à expliquer les moyens mis en œuvre pour détecter l'absence de la fille. Mais ils confirmèrent que les services compétents avaient bel et bien remarqué cette absence et avaient aussitôt prévenu qui de droit, qui avait pris les dispositions nécessaires pour faire rapatrier la fille. « Uniquement parce qu'elle est Octogonienne ? » insistèrent les villageois. « Oui : Octogonienne et mineure », répondirent les Octogoniens. C'est ainsi, par bribes, que les Savaniens finirent par se faire une idée de l'enjeu. Et même, ils comprirent que si ces Octogoniens ne ramenaient pas la fille avec eux, les choses pouvaient se gâter entre l'Octogone et Fierté-en-Île ; jusqu'à la guerre, insinuèrent certains. La guerre ? Pour Pipita ? Ce

furent leurs dernières questions, auxquelles personne ne répondit.

Qu'est-ce que l'Octogone allait faire de Pipita une fois qu'elle serait de retour à « l'autre bord de l'eau » ? Si cette question ne fut jamais posée, c'est que, pour les Savaniens, la réponse était évidente : la fortune attendait Pipita ; « on » allait lui donner « sa part ».

Au moment du départ, une foule immense suivait les Octogoniens et la jeune fille jusqu'aux limites de Savane Désolée. Il y eut des « bravo ! », des « le Blanc ne joue pas » et, en sourdine, des « à quand mon tour ? Seigneur, à quand mon tour ? »

Ce fut une journée mémorable. Longtemps après, on y pensa. Et surtout, on pressa Florilon pour avoir son opinion sur la façon dont l'Octogone devait s'y prendre pour remarquer l'absence d'un homme. Alors le maître de la parole se risqua à dire, sous toutes réserves : « Il compte et il est compté. »

4. Dissuasion

Le groupe se disloqua en silence. Sans trop s'éloigner de la case funéraire, chacun se chercha quelque activité préparatoire à la veillée funèbre et s'y attela, la tête lourde du rêve d'Octogone.

Bien avant l'affaire Pipita, bien avant la dernière audience* de Kataroulo, les Savaniens se doutaient qu'il se passait des choses peu ordinaires en Octogone. Ils avaient eu des preuves indirectes. Ils avaient vu des compatriotes, telle que commère Cétoute, revenir de l'Octogone, bardés d'or, de la tête aux pieds. Ces hommes et ces femmes, surnommés diasporas*, n'avaient pas assez de bras pour revêtir montres, gourmettes et bracelets. Leurs chemises débraillées laissaient briller chaînes et colliers en or ; leurs

bagues tapaient sur les tables avec ostentation et leurs dents en or renvoyaient les rayons du soleil dans toutes les directions ; il n'y avait plus d'édentés, plus de brèche-dents. Jusqu'à leur façon de parler avait changé : accent, intonation, diction, tout avait subi la métamorphose dont avait parlé le maître des contes. Ils brodaient leurs phrases, les truffaient de mots octogoniens. Plutôt que de laisser un i tranquille, ils préféraient le transformer en u, et vice versa. De retour au pays, ils avaient la voix au chapitre, celle que donnait l'argent, et ils en profitaient.

Zéphyrin et Dogan se croisèrent près de la case funéraire. Le maître de l'eau mesurait une bande de toile à l'aune de ses bras étendus : la mentonnière du mort. Sans cesser son activité, il s'adressa à Dogan :

— J'ai vu un diaspora, tu sais ce qu'il m'a dit ?

— Non, dit Dogan.

Tout en parlant, il effilochait du coton pour séparer la ouate des graines.

— Que l'Octogone, ce n'est pas de tout repos. Que c'est même méchant, qu'on y travaille tellement comme des esclaves qu'on n'a même pas le temps de lever la face vers le soleil — quand il y en a.

— Paroles d'homme, mon compère ! Il a voulu te décourager. Il ne veut pas partager le gâteau avec toi.

— Et s'il disait vrai en partie ?

— Alors, dis-moi : pourquoi ne revient-il pas ici, hein ?

— C'est une question que je me suis posée, moi aussi.

— Tu vois ? Il veut empêcher des hommes comme toi et moi de devenir riches, eux aussi.

— Ils vivent bien, mais ils ne sont pas riches.

— Ah ! mon ami, imagine si nous avions ne fût-ce que le millième de tout cela ! Ce serait fabuleux.

— Oui, en effet.

Un jeu de dominos à la main, Tullius s'approcha à son tour et parla à voix basse :

— À mon avis, même le président Lemal, tout fier qu'il est derrière les murs de son palais blanc, doit se dire la même chose chaque jour : si le budget de ce pays atteignait ne serait-ce que le millième de celui de l'Octogone, ce serait pour lui une vie encore plus faste.

Dogan approuva.

— Sa femme pourrait même faire déverser des cargos de neige dans le jardin du palais national pour lui donner l'occasion de porter ses fourrures.

— Chut ! commanda Zéphyrin. Pas de politique ! Ça n'attire que des ennuis, et la savane a des oreilles.

— Mais l'Octogone, il faut y aller. Tu es d'accord ?

— Ah ça oui ! il faut y aller...

— Il faudrait, corrigea Florilon, qui s'était approché également. Mais avant cela, il nous faut aller dans le Nord à la recherche de ce livre.

— Ah ! le Nord, le livre, je les avais oubliés, dit Zéphyrin. Comment allons-nous faire ? Nous ne connaissons personne du Nord.

— Et moi, je ne compte pas ?

C'était la voix de Philomise qui venait de s'approcher à son tour de la case funéraire.

— Pardons, ma commère, s'excusa Zéphyrin. Je ne voulais pas dire cela. Mais, sauf ton respect, lorsqu'on parle de livre, on ne songe pas immédiatement à des gens comme toi et moi. Nous ne savons même pas lire.

Philomise, loin de s'offusquer, reconnut la justesse de ces paroles et soupira :

— Heureusement que mon Janjan, lui, sait lire et écrire. Il a un don.